

XYZ. La revue de la nouvelle

Dwoso Porabany le dédoublé

Valérie Le Mevel



Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Mevel, V. (1994). Dwoso Porabany le dédoublé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 70–81.

DWOSO PORABANY LE DÉDOUBLÉ

VALÉRIE LE MEVEL

Dwoso¹ Porabany² avait mal dormi. Cela lui arrivait souvent. Son humeur pouvait être calquée sur le temps qu'il faisait dehors, mais ce jour-là il y avait autre chose.

Il extirpait tout pensif son corps inerte des draps à six heures trente-cinq et le menait à la salle de bains. Il avait pris l'habitude de se couler un bon bain dès le réveil. Comme tous les matins l'eau était trop chaude et, comme tous les matins, il pinçait les lèvres comme pour sentir moins la douleur de la brûlure. Le corps se recouvrait entièrement d'eau fumante et la tête se perdait complètement dans la vapeur. Des rubans de buée s'effilocheaient devant ses yeux comme des fantômes endormis. Un monstre à la bouche béante et un petit chien haletant se dessinaient au-dessus de la baignoire et donnaient à la salle de bains un caractère fantasmagorique.

Dwoso Porabany pensait à la journée qui l'attendait.

Rester immobile devant le portillon du Muzeum³ Polozenie⁴ était souvent difficile. Sa tenue vestimentaire exigeait une allure impeccable et il était contraint de rester debout, figé, sans mot dire. Dwoso Porabany exécutait ce travail avec zèle et se faisait même un devoir de ne faillir à aucun instant.

-
1. Dwoso: deux.
 2. Porabany: fendu.
 3. Muzeum: musée.
 4. Polozenie: exposition.

Le bain matinal était une habitude qu'il avait prise afin de dissiper au mieux les courbatures des jambes et d'ôter les aiguilles des reins. La baignade quotidienne lui faisait oublier son corps et seules les bulles qui ressurgissaient à la surface de l'eau laissaient penser qu'il vivait encore.

Ses membres apparaissaient par morceaux; tantôt un pied déboîté, un bout de main tranchée, tantôt un genou en pointe, un orteil abandonné: un mannequin désarticulé.

À six heures cinquante, il sortait du bain et se séchait méticuleusement. Il commençait le rasage d'une barbe apparente.

Pourquoi ne pas la laisser pousser? Monsieur Srogi⁵ n'apprécierait sans doute pas cette fantaisie de style.

Il s'approcha du miroir. Tout compte fait, la barbe ne lui irait pas. Puisqu'un barbu est un homme qui se cache, qu'aurait-il à se cacher à lui-même si ce n'était cette curieuse mine triste qu'il arborait constamment?

Mais Dwoso Porabany n'était pas un homme particulièrement triste. Pas un homme gai, non plus. Pas un homme particulier, non plus. Un homme, tout court.

Vêtu de son peignoir humide il faisait chauffer une casserole d'eau pour préparer son herbata⁶. Sa tête n'avait faim de rien tant son humeur morose le préoccupait, mais les contorsions de son estomac sonnaient l'alarme. Il sentait s'établir une lutte acharnée entre son ventre et ses intestins si fort que tout le ser⁷ et les pomidors⁸ de la tablée ne pourraient y suffire.

Il enfilait son uniforme, fermait la veste, ajustait le col afin d'y glisser correctement le nœud papillon qui donnait toute son allure

5. Srogi: sévère.

6. Herbata: thé.

7. Ser: fromage.

8. Pomidor: pomme de terre.

à son vêtement, et s'attablait. Tout en avalant son petit déjeuner, son crâne bouillonna de maintes questions équivoques. Des questions qu'il ne se posait jamais d'ordinaire. Ces questions le rendirent mal à l'aise, le firent douter de lui.

Mais l'heure tournait toujours, inlassable, et il fallait se dépêcher. Déjà dix minutes de retard sur l'horaire préétabli ! Ne pas faire l'affront d'un nouveau retard. La semaine passée, il y avait eu grève des cars et il avait été retardé de dix minutes sur le programme réglementaire. Monsieur Srogi avait crié très fort, l'exhortant à ce que ce méfait ne se reproduise sous aucun prétexte. Toutes les excuses formulées par le gardien n'avaient en rien ployé l'indulgence du patron : on ne lui demandait pas de se faire pardonner, mais d'être là. Il fallait donc partir dix minutes plus tôt. Dwoso Porabany avait donc repensé entièrement l'aménagement horaire de la matinée minute par minute et devait s'y tenir. Ce travail lui plaisait et était nécessaire à son confort, à sa sécurité. Il ne faudrait plus faillir : monsieur Srogi ne se contenterait plus d'une punition. Il serait intraitable.

Dwoso Porabany réfléchit ce matin à tout cela et se demanda subitement si toutes ses contraintes étaient réellement utiles. Si, en fait, la vie ne devait se résumer qu'à cela.

Il lambinait. Rien n'était jamais amusant. Mais après tout, s'amuser, lui, il s'en fichait. Cependant, quelquefois, il succombait bien à l'ennui...

Sept heures trente-quatre, vite, il manquerait le car de quarante-deux s'il n'avalait pas en hâte la dernière pomidor. Laisser le bol vide dans l'évier. Il le laverait ce soir en rentrant puisque son temps imparti était nettement dépassé.

Il ferma soigneusement la porte derrière lui et descendit prudemment les escaliers.

Sa tête s'étourdissait mais son corps, bien campé dans les chaussures fourrées et emmitoufflé dans le grand manteau de lainage, gardait un solide équilibre. Une dualité le déchirait. Il éprouvait une

sorte de mal-être. Et puis, non. Aucune dualité. Il ne faisait qu'un caprice d'enfant trop gâté. S'appesantir sur son sort ne lui ressemblait pas. Sans doute manquait-il de vitamines. Il devrait consulter.

Tout à coup, comme un coup de canon dans le désert, une voix éclata :

— Ad nie⁹!

Dwoso se figea brutalement.

Il fit un tour sur lui-même. Personne.

— Qui a parlé? se risqua-t-il, tout confus de parler tout seul. Il reconnut une voix familière.

— C'est moi, pauvre pomme. C'est moi qui te dis non!

Il virevolta de nouveau. Décidément, il n'y avait personne derrière lui. Il n'y avait même personne dans la rue.

— J'en ai assez de toi! entendit-il.

Il leva la tête. Sans doute s'agit-il d'un homme en colère qui fustige sa femme, se dit-il. Mais cette voix... Il connaissait fort bien cette voix. À qui appartenait-elle, lui qui n'entretenait aucun commerce avec ses voisins et qui aurait été bien en peine de reconnaître la moindre tonalité émanant de la bouche d'aucun d'eux.

Elle était si ferme... Si décidée... Méchante, même.

— J'en ai assez de toi, te dis-je, assez, n'entends-tu pas? Assez de ton air ahuri, de tes manières rangées, de ta vie sans chaleur! Marre, marre, marre! surenchérit la voix qui s'adressait bien à lui.

Dwoso ressentit un immense tremblement intérieur. Un frisson d'effroi lui parcourut le dos, des sueurs froides tachèrent son uniforme amidonné, le sang lui monta à la tête, ses pieds se figèrent de froid dans les bottes fourrées. Le malaise du réveil lui donnait des hallucinations. Il secoua brutalement la tête comme pour chasser une apparition.

— Je veux du soleil, je veux sentir des fleurs, je veux entendre de la musique dans ta tête! Tout ce qui te manque, pauvre pomme! Je ne te veux plus! Je ne veux plus rien comme toi! Jamais! Je te quitte!

9. Ad nie!: ah non!

Dwoso fut brusquement pris de tournis. Sa tête vacilla. Ses membres se disjoignirent comme sous le poids d'une charge trop lourde. Il sentit son corps se déchirer en deux comme une vieille feuille de papier, vomir tout le thé, toutes les pommes de terre et le fromage qu'il avait si soigneusement avalés. Il se sentit s'arracher à lui-même. Ses entrailles se lacérèrent, son cerveau se lobotomisa, tout son intérieur l'abandonna et le laissa à l'état de ruines...

Il s'écroula sur le sol, privé de toute force vive et, comble de l'horreur, il aperçut debout devant lui, jeune et robuste comme un roc, Porabany en chair et en os, les mains sur les hanches, le toisant d'un regard hargneux.

Dwoso resta un moment ébahi, bouche bée devant cette apparition surréaliste. Il n'y avait aucun miroir, on était dans la rue. Cela ne se pouvait. Cela n'existait que dans les films d'horreur : Dwoso voyait un Porabany devant lui, comme un frère jumeau, et pourtant sans aucune ressemblance avec lui. Il voulut se frotter les yeux afin de gommer cette image fantastique. Mais Dwoso, comme rivé au sol, ne parvint même pas à remuer sa main tombée derrière lui. Il restait inerte, à bout de forces, avec la sensation de ne jamais plus pouvoir se mouvoir.

Porabany, le regard haut et l'allure fière, partit d'un éclat de rire sonore et satanique :

— Alors, tu ne t'y attendais pas à celle-là, hein ?

C'était vrai, Dwoso n'en croyait pas ses yeux. Il ne pouvait articuler aucune syllabe. Il restait abruti, les yeux fixés sur son double.

— Eh bien, adieu !

La silhouette tourna les talons et s'éloigna en chantant et en trotinant, tel un enfant dans la cour de l'école.

Dwoso étrangla un « attends, ne pars pas » qui s'effrita en un soupir.

•

L'ambulance était arrêtée rue Litosc¹⁰.

— Il devait être au musée à huit heures précises. À huit heures quinze, toujours personne. J'ai dépêché Podwladny¹¹ rue de la Pitié pour connaître la cause d'un inqualifiable retard. Il l'a trouvé allongé. Je suis venu. Je vous ai appelé.

Monsieur Srogi rapportait les faits à l'ambulancier en économisant au mieux ses mots. Il n'avait certainement pas parlé autant de toute la semaine...

L'homme en blanc écoutait distraitemment les propos du patron tout en examinant le corps.

— Hum... Arrêt cardiaque. Diagnostiqua-t-il.

Monsieur Srogi que la colère soulevait gronda :

— Ladjak¹² ! Me faire ça, alors qu'il sait que je ne trouverai aucun remplaçant à temps. Le scélérat ! Quand il se réveillera, s'il se réveille jamais, dites-lui qu'il est inutile de revenir mendier son travail chez moi. Qu'il déguerpisse !

Monsieur Srogi avait déjà tardé à venir sur les lieux de l'accident : son important rendez-vous n'avait pas pu être décalé.

Si Dwoso ne devait rien à cet homme, il ne lui devrait pas la vie, non plus.

Atterré par tant de hargne et de cruauté, l'ambulancier bouscula rageusement le directeur avec son brancard.

— Poussez-vous, monsieur ! J'ai une misérable vie à sauver ! grinça-t-il en pesant ses mots.

Le patron écarlate s'éloigna sans se retourner et Dwoso roula en direction de l'hôpital.

•

— Je m'appelle Dwoso Porabany, mais ceci n'est pas mon véritable nom. Je m'appelle Dwoso ou Porabany, c'est au choix, car

10. Litosc : pitié, miséricorde.

11. Podwladny : subordonné.

12. Ladjak : scélérat.

ce ne sont pas mes véritables noms. Je m'appelle Rien. Je ne m'appelle plus. Dwoso est mort et Porabany a cessé d'exister. Mais il n'est pas mort, non. Le « D » est divisé et le « P » est parti, poudre de Porabany. L'escampette. L'homme est coupé, scindé, divisé, séparé, démembré, dissocié, disjoint, sectionné. Cassé en Dwo ou Porabanisé. Deux parties, deux moi qui se chamaillent: Pov'pom, il disait, tu déconnes. Il a dit non et puis il n'a plus rien dit. Il n'y avait plus rien à dire. Il est parti. Porabany l'a dit, je suis une pomme, une pov'pom, une andouille, un cornichon, une patate, un gueuleton de saloperies. Porabany est parti. Le « P » s'est fait la malle avec les os et le tout s'est banni. Banni de Poro¹³. Dwoso reste là pov'pom comme un menteur comme un tout seul. Oui oui oui je suis mort et puis non, c'est Porabany qui l'est. Non, pas mort, parti. Porabany parti Porabany parti Porabany parti Porabany...

La lumière étincelait dans cet endroit tout blanc, immaculé. Le silence était dense. Il se demandait comment tant de silence pouvait s'imposer.

Sa tête flottait, ses membres s'étaient allégés. Il ne sentait plus rien. Il ouvrit les yeux.

— Vous revenez de loin, vous savez.

Dwoso distingua les yeux clairs d'une infirmière penchée vers lui. Une chambre d'hôpital. Tout redevenait plus clair maintenant. Quel étrange rêve...

Dwoso cligna des yeux et esquissa un demi-sourire.

L'infirmière bondit hors de la chambre.

Le coma avait duré plusieurs jours. Dans son délire, il avait semblé s'appeler lui-même. Se rappeler à la vie, avait-on interprété. Les médecins n'avaient pas bien compris ce qu'il avait dit.

Le docteur entra en arborant un magnifique sourire.

— Vous voilà de retour parmi nous ! Ça fait plaisir !

L'attention était évidemment charmante, mais il n'y avait guère que lui que son « retour » réjouissait. Dwoso ne s'accueillait

13. Banni de Poro: fendre.

pas avec tant d'enthousiasme. La réalité était trop pesante, sa cruauté trop impitoyable.

Le docteur, le voyant bien réveillé, prit un air contri pour annoncer son renvoi définitif du musée. Persuader Monsieur Srogi avait bien été tenté, mais décidément ce méchant homme avait mauvais caractère et il n'y aurait jamais rien à en tirer.

Dwoso haussa les sourcils et articula le manque d'importance de cette nouvelle. Il ne serait pas resté de toute façon. Le médecin afficha alors une mine réjouie, par conséquent, tout irait très bien, et dans huit jours il serait sur pieds. Dwoso ne dit mot. Il ferma les yeux. Ses visiteurs comprirent ainsi qu'il voulait qu'on le laissât dormir.

Il regarda par la fenêtre: huit jours serait trop long. Avant tout, retrouver Porabany. Lui expliquer que tout changerait désormais, car ses yeux étaient définitivement ouverts, grâce à lui. Tout pourrait recommencer s'ils s'accouplaient de nouveau comme deux frères siamois. Ou plutôt, non, comme deux amis, deux très proches amis. Que selon son désir, il pourrait continuer à jouir de son entière liberté, vaquer à ses nouvelles activités, mais revenir vers lui, c'était indispensable.

Dwoso se redressa. Il s'estourbit, mais il parviendrait à se lever.

Porabany était vraiment parti? Dwoso n'arrivait pas à se faire à cette idée. Comment se matérialisait-il? Comment apparaissait-il? Dwoso se rappela la vision qu'il avait eue dans la rue. Il lui avait bien évidemment semblé voir un Porabany vivant tout comme lui. Et pourtant... Si Dwoso, le morceau restant, avait encore l'apparence d'un homme, qu'il était constitué de chair et d'os, de quoi pouvait bien avoir l'air Porabany? Ressemblait-il à une espèce de fantôme translucide, invisible aux yeux de tous? Il était abstrait. Oui, ça ne pouvait être que ça; il était l'âme de Dwoso. Son âme bannie.

Porabany avait parlé de soleil, de musique et de fleurs. Où une ombre prétendait-elle trouver tout cela? Aux Bahamas? Non, sans le sou Porabany n'irait pas loin. Sans doute hantait-il toujours la ville. Les quartiers les plus débauchés de la ville. Les bordels, les

clubs, les salles de jeux, les rues mal famées où l'on vendait de la drogue...

Dwoso s'assit sur son lit.

Il voulait aller aux toilettes. Aller n'importe où pour marcher un peu.

Le premier pied à terre, Dwoso tira sur le drap pour extraire le second. Son équilibre se fissura, la lampe de chevet bascula et s'écrasa en mille miettes sur le sol dans un bruit fracassant.

— Ne pouvez-vous appeler au lieu de vous soumettre à de sottes péripéties ? grognonna l'infirmière arrivée à toute pompe.

Dwoso se sentit tout confus de sa maladresse. La deuxième tentative serait la bonne. Enfin debout, il se maintint à peu près sur des jambes fragilisées par la maladie.

Il se dirigea vers l'armoire qui renfermait ses habits et commença à revêtir son uniforme. Mais cette fois-ci, il ne ferma pas le col, ne boutonna pas la veste, n'ajusta pas le nœud papillon. L'ancien gardien du Muzeum Polozenie ne garderait jamais plus rien. Jamais plus il ne referait ce qu'il avait eu auparavant coutume de faire. Retrouver Porabany était une priorité. Après, on verrait bien...

Il jeta un œil prudent au-dehors de la chambre : personne à l'horizon. La voie était libre. Le destin lui indiquait une piste.

Arrivé au rez-de-chaussée de l'hôpital, il croisa une infirmière inconnue. Sa bouche se fendit d'un large sourire qui lui fut rendu. La voie était décidément libre. Il trouverait Porabany, il en était sûr.

Le soir tombait à peine.

Les gens pressés se bousculaient autour de lui. Il aurait dû en faire partie. Être pressé tout autant qu'eux de rentrer chez lui.

Il partit vers le cœur de la ville. Il avait entendu parler d'un petit bar, le Okun¹⁴. Sa réputation de maison de rencontres lui valait de nombreuses fréquentations en tout genre.

14. Okun : bar.

Deux mois d'investigation. Deux mois perdus. Deux mois qu'il n'était pas rentré chez lui. Longs mois durant lesquels il avait dormi sous les ponts, dans les gares, sous les porches des maisons. Deux mois et aucune trace de son sosie.

Rôderait-il indéfiniment dans la ville en vain ? Dwoso se sentait déchu, perdu, abandonné de Porabany et de lui-même.

Il passa par hasard devant un kiosque à journaux. Le Dziennik¹⁵ affichait un gros titre avec une photo. On le cherchait depuis deux mois. L'hôpital avait lancé un avis de recherche. Il décida que la meilleure des choses à faire était de rentrer chez lui. Il était fourbu.

La rue Litosc apparaissait grisâtre.

Dwoso était noir de crasse et de puanteur. À dormir dans les poubelles et à ne plus penser à rien d'autre, on se perd vite dans l'oubli de soi-même. Son apparence effrayante ne le tracassait même pas. Rien n'avait plus aucune importance.

Il hésita avant de pénétrer dans la rue. Rue Litosc, rue de la Pitié... Elle ne portait pas ce nom-là par hasard, son simple nom évoquait tant de préjugés, tant de misère. Elle était lourde de signification. Il lui semblait qu'entrer dans cette rue ferait rejaillir toute cette horreur sur lui.

Le porche de sa maison était inchangé. Oui, il admettait parfaitement que ce lieu avait été connu de lui dans le passé. Mais aujourd'hui, tout apparaissait différemment : cet endroit qui, auparavant, lui était une aire de repos, ce havre de paix où il avait aimé se décontracter en rentrant du musée, surgissait subitement comme un monstre crasseux et terrifiant. Il s'y rendit tout de même : il était à bout de forces et les lieux de son choix n'avaient plus d'intérêt.

C'est dans le hall qu'il aperçut Porabany, les yeux rougis des larmes qu'il versait encore. Son allure, si fière quelques mois

15. Dziennik : journal.

auparavant, était lamentable. Les manches du chandail étaient si décousues que les bras semblaient se déverser sur le sol; le manteau tombait en lambeaux et la capuche était à moitié arrachée. Sa mine misérable témoignait des mauvais traitements qu'on lui avait infligés. Les ecchymoses de son visage se mêlaient à la souillure de ses habits. Ses bras étaient piqués de morphine. Des coups de galoche étaient imprimés sur son corps. Avilie, son allure n'en apparaissait que plus terrifiante.

— Do diaska ¹⁶! S'écria Dwoso stupéfait.

Le sosie était à peine identifiable. Ils portaient toujours les mêmes vêtements; Dwoso était tout aussi dépenaillé, suintant de crasse et de sueur. Les meurtrissures de la chair de Porabany reproduisaient celles de son âme.

— Bon sang! Je te cherche partout depuis des semaines!

Porabany hoquetait à gros sanglots saccadés comme un enfant inconsolable. Dwoso se sentit piteux. Il regarda fixement sa copie et comprit combien ils étaient différents. Jamais il n'avait éprouvé de misère aussi intense et jamais il ne l'éprouverait.

— Porabany, dis quelque chose, je t'en prie, Porabany...

La quête du bonheur n'était donc qu'un leurre?

Dwoso s'accroupit près de l'indigent au milieu du hall. Ils ressemblaient à deux mendiants esseulés, à bout de souffle, en fin de parcours...

Dwoso abattit sa tête contre les genoux de son double.

Entre ses cuisses, il sentit un objet froid et métallique. Le corps de Porabany se secoua de pleurs encore plus violents. Dwoso se redressa subitement, la folie dans les yeux. Il était paniqué.

— Non... gémit-il dans un souffle rauque. Porabany, il y a moyen de recommencer une...

Il sentit ses mots inutiles.

Porabany releva lentement la tête et s'apaisa. Il essuya ses larmes du revers de sa manche loqueteuse qui noircit son visage un

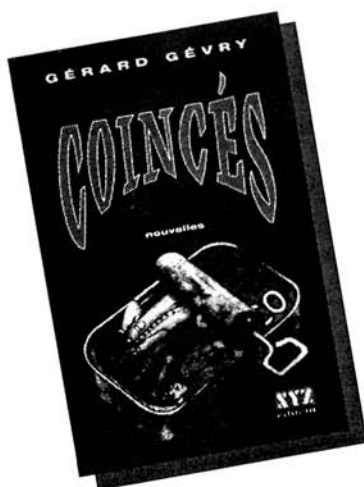
16. Do diaska!: que diantre!

peu plus. Leurs deux silhouettes se voilaient à présent derrière un masque de saleté.

Ils restèrent ainsi, tous les deux accroupis dans le hall à noyer le regard de l'un dans le regard de l'autre comme pour ramener une bribe de vie dans leurs yeux éteints. La lumière verdâtre qu'ils y perçurent était trouble. Il n'y avait plus rien à déchiffrer sur ces faces livides. Il n'y avait plus rien à dire de ces carcasses décharnées...

Porabany se munit du poignard.

XYZ



Collection dirigée
par Pierre Karch

l'ère nouvelle



Gérard Gévrý

Coincés

nouvelles

144 p., 17,95 \$

Les personnages de
ces nouvelles
entraînent le lecteur
dans une suite de
rebondissements
jusqu'à la chute finale.

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec)
H2L 3Z1
Tél.: 514.525.21.70
Télec.: 514.525.75.37